Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

DISSERTATION

N° 302.

SUR LA FIEVRE JAUNE

DE SAINT-DOMINGUE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 août 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR LOUIS-ANDRÉ BEAUJEU, natif de Toulon,

Département du Var;

Chirurgien-Major des hôpitaux militaires; ancien Élève de l'École navale de Santé du port de Toulon; Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Implebo numerum, reddarque tenebris.
VIRG., Æneid., l. 6.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. LEROY, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL, *Président.*
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

RPJCB

A

MON PÈRE.

Comme un témoignage bien senti de piété filiale et de reconnaissance.

L. A. BEAUJEU.

AVANT-PROPOS.

La fièvre jaune, qui a moissonné à Saint-Domingue presque toute notre armée pendant les années 1802 et 1803, a été le sujet de tant de bons ouvrages, de tant de bonnes thèses, que je dois être effrayé de la tâche que je m'impose en traitant de cette maladie. Cependant malgré tous les obstacles qui s'offrent à moi, je céderai au désir d'écrire ce que j'ai vu, ce que j'ai observé pendant un séjour assez long dans cette colonie.

Je suis loin de pouvoir proposer quelque chose de bien satisfaisant sous le point de vue thérapeutique ; mais si l'expérience acquise par rapport aux moyens que j'ai vu mettre en usage par les médecins dont j'ai constamment suivi

lâ pratique, peut suggérer quelques idées à ceux que le sort conduira dans le pays, mon but sera rempli.

DISSERTATION

SUR LA FIÈVRE JAUNE

DE SAINT-DOMINGUE.

Théorie de la maladie.

La fièvre jaune est connue sous différentes dénominations qui dérivent des circonstances où cette fièvre a été observée : les unes sont tirées des lieux où elle règne habituellement, ou des individus qui en sont attaqués ; de là les noms de *fièvre de Siam*, de *Boulam*, de la *Barbade*, de *Kendal*, des *matelots*. Les autres lui ont été données d'après les symptômes les plus graves qu'on a observés, ou d'après la nature qu'on lui a supposée ; d'où viennent les noms de *typhus ictéroïdes*, *typhus tropicus*, *synoque ictéroïde*, *fièvre putride rémittente-jaune des climats chauds*, *fièvre maligne des Antilles* ; et enfin *vomissement noir*. De nos jours, on l'appelle le plus ordinairement *fièvre jaune* ou *typhus d'Amérique*.

La fièvre jaune varie considérablement d'intensité, selon les localités, le tempérament de chaque individu, et l'énergie de ses forces, l'âge, le sexe, l'influence quoique peu marquée des saisons, l'entassement d'un grand nombre de personnes dans le même lieu, les privations éprouvées, et surtout en raison des affections morales qui occupent les hommes qui s'expatrient.

Les observations ont constaté que les hommes forts, d'un tempérament bilieux et sanguin, à passions violentes, étaient toujours

les premières victimes; que les femmes et les enfans y étaient moins sujets; et qu'en général toute tension d'esprit y prédisposait d'une manière particulière, de même que l'abus des liqueurs fortes et celui des plaisirs vénériens.

On a observé de la différence dans l'apparition des symptômes essentiels de cette maladie. Les vomissemens bilieux et noirâtres, ainsi que l'ictère, manquent dans quelques circonstances; d'autres fois ils se développent dans la première période.

On distingue trois états dans la fièvre jaune : le premier est celui plus ou moins durable d'irritation ou d'inflammation violente, accompagné assez fréquemment de spasme nerveux. Cet état continue chez la plupart des sujets jusqu'au troisième jour ; assez rarement le voit-on se prolonger au-delà de ce terme. Le second état est celui de dissolution, dans lequel les humeurs perdent l'union de leurs élémens et cessent d'être contenus dans leurs vaisseaux, état qui ne peut se terminer que par l'évacuation de ces humeurs nuisibles au mouvement vital. Cet état se prolonge le plus ordinairement jusqu'au septième jour, et, si à cette époque tous les symptômes alarmans s'exaspèrent, on a l'idée du troisième état, qui est bientôt suivi de la mort. Si au contraire quelques-unes de ces crises, que l'on voit rarement dans les Antilles, et qui ne sont cependant pas sans exemple, surviennent, on peut compter sur la cessation des symptômes fâcheux : alors la convalescence commence; mais elle est toujours très-longue, et d'autant plus pénible, que le plus petit écart de régime suffit pour causer une rechute mortelle.

Par suite de tous les signes observés, cette fièvre, dans l'ordre de la classification nosologique, doit se trouver à côté de celles avec lesquelles elle a le plus de rapport, telles que *la fièvre ardente* ou *le causus d'*Hippocrate, *les rémittentes bilieuses*, dont la fièvre jaune, à sa deuxième période, paraît être le *maximum;* et les fièvres *gastro-adynamique* et *méningo-gastrique* de M. le professeur *Pinel.*

Des causes.

La principale cause de cette maladie à Saint-Domingue, est, je pense, l'influence de cette chaleur brûlante sur notre économie, qui s'en trouve d'autant plus troublée, que l'individu qui y est exposé est plus soumis à diverses autres causes prédisposantes, en tête desquelles je place les lieux bas et marécageux. La fièvre jaune n'exerce pas seulement ses ravages dans cette colonie ; on la connaît dans toutes les Antilles, au Mexique, au continent d'Amérique, et enfin dans plusieurs autres pays où, pour n'avoir régné qu'épidémiquement, elle n'en a pas moins toujours choisi, pour s'établir, la saison la plus chaude. Selon plusieurs médecins qui ont observé et écrit sur cette maladie, les émanations délétères de certains lieux en seraient la première cause. Mais ne me serait-il pas permis de leur observer que la fièvre jaune a atteint quelquefois les Européens qui faisaient choix des lieux les plus sains, comme ceux qui, par état ou tout autre motif, étaient obligés de rester dans les lieux d'où ils font naître la cause de cette fièvre ? En effet, on a eu occasion de l'observer pendant les années 1802 et 1803 à Saint-Domingue, et j'ai été moi-même témoin qu'un lieu élevé n'exemptait pas toujours de la fièvre jaune. A Jérémie, l'une des villes de la colonie les mieux situées, et où je fus, en 1803, accompagner un transport de malades, cette fièvre y exerçait ses ravages comme dans le reste de la colonie ; seulement je crus m'apercevoir qu'elle était moins grave qu'aux Cailles-Saint-Louis, et qu'il y avait moins d'individus affectés, proportion gardée du nombre des hommes formant la garnison. A Jacquemel, autre ville sur la côte, mais sur un lieu élevé, on y comptait presque autant de victimes que de malades. Le Môle Saint-Nicolas, qui passe dans la colonie pour l'endroit le plus sain, fut aussi le tombeau de bien des militaires atteints de cette fièvre. Plusieurs causes, il est vrai, concouraient partout à propager cette cruelle maladie ; mais doit-on en conclure que les éma-

nations délétères et un air humide en sont les principales causes?

On sait qu'elle est plus commune dans les lieux bas, humides et resserrés par des montagnes ; mais toujours dans ces lieux-là est-ce la chaleur qui est la cause déterminante de la maladie ; du moins c'est ce que je pense.

Pour expliquer ensuite les symptômes fâcheux et compliqués de cette maladie, que l'on joigne à ces deux causes les abus de régime auxquels se livrent ordinairement les nouveaux débarqués, la terreur que leur inspire cette maladie, et lors d'une expédition l'entassement d'un grand nombre de troupes dans un petit espace, et on aura l'idée des causes d'une fièvre qui est le plus grand fléau des Antilles.

La fièvre jaune est endémique aux Antilles, et quelquefois épidémique, et quant à sa nature contagieuse, elle n'a pas toujours été reconnue par les médecins qui ont observé cette maladie. Par exemple, M. Gilbert, (*Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue*) paraît ne pas croire à sa contagion ; quelques médecins des Etats-Unis partagent son opinion. M. *Cailliot*, au contraire (*Traité de la fièvre jaune*), s'avance pour l'affirmative, et il donne à ce sujet les meilleures observations possibles, qui se trouvent consignées dans son excellent ouvrage. M. Bailly (*Traité du typhus d'Amérique*) croit à sa contagion, et l'annonce par le détail de faits irrévocables. Au milieu de cette diversité d'opinions, je crois pouvoir oser dire que chaque observateur a eu raison pour celle qu'il a avancée, et cela par rapport aux différentes circonstances où la fièvre jaune a été observée. Je me contenterai donc de présenter quelques cas dont j'ai été témoin, m'abstenant ainsi de traiter un sujet qui est beaucoup trop au-dessus de mes forces, et qui jusqu'ici a occupé tant de savans medecins.

Pendant les ravages de cette fièvre aux Cailles-Saint-Louis, j'ai vu un assez grand nombre d'employés aux hôpitaux ne point être atteints de cette maladie ; à Jérémie et au Môle Saint-Nicolas, j'ai fait la même observation : parmi tous ces individus, plusieurs en

avaient déjà été atteins long-temps avant l'arrivée de l'armée; d'autres, et c'était le plus grand nombre, ne l'avaient pas encore éprouvée. Plusieurs chirurgiens furent, ainsi que moi, occupés du soin des autopsies cadavériques ; malgré cela, nous n'éprouvâmes cette maladie que plus ou moins de temps après, et seulement alors que l'état de blocus de la place où nous nous trouvions nous eût mis dans le dénuement le plus absolu de presque toute chose. A cette époque, resserrés en très-grand nombre, dans un espace peu considérable, la maladie prit un caractère d'intensité, tel que, de 4,000 hommes, nous fûmes bientôt réduits à quelques centaines; et parmi tous ces individus soumis aux causes générales, ceux qui par état se trouvaient le plus à portée de ressentir les effets de la contagion, si elle eût existé, ne furent pas les premiers atteints de cette fièvre. Je dois au moins conclure de là, ou que l'habitude de vivre au milieu des malades avait atténué les effets de la contagion, ou que la fièvre jaune, dans les lieux où j'ai recueilli ces observations, s'est comportée seulement à la manière des maladies épidémiques.

Symptômes particuliers.

Les symptômes précurseurs de la fièvre jaune sont en général nuls ou bien peu marqués; mais ceux de la maladie même s'annoncent bientôt avec toute leur plus grande violence, et je les diviserai en trois périodes, que l'on ne doit pas confondre, quoiqu'elles soient si courtes, qu'à peine le médecin a-t-il le temps de les saisir. Ces périodes sont aussi plus ou moins régulières : la première s'annonce par un grand mal de tête, borné au-dessus des orbites et s'étendant par fois sur l'épicrâne; des frissons irréguliers suivis d'une chaleur violente, sèche et âcre; des douleurs aux lombes et aux extrémités. Le malade se plaint quelquefois d'une très forte chaleur intérieure, qui paraît se concentrer dans toutes les grandes cavités, mais plus fréquemment vers la région épigastrique. Les extrémités inférieures conservent peu de chaleur; la respiration

devient pénible, entrecoupée, et l'expiration donne un air très-chaud, qui dessèche la langue, la gorge et les lèvres, et qui devient un empêchement à la déglutition ; la soif est inextinguible ; la douleur et la tension de la région épigastrique annoncent des vomissemens qui ne sont d'abord que symptomatiques ; la langue, d'abord rouge et sèche, se couvre bientôt, ainsi que les dents et les lèvres, d'un enduit jaunâtre qui ne tarde pas à passer au noir ; les urines sont rares et hautes en couleur ; le sommeil est interrompu, le pouls fort, dur et précipité, quelquefois intermittent. Cet état peut durer du premier au troisième jour : je l'ai vu se terminer après douze ou vingt-quatre heures de durée.

La seconde période s'annonce par la cessation des signes de cette vive irritation et la prostration des forces. L'aspect de la figure est alors celui que présente une fièvre pernicieuse ; la face est moins colorée ; le pouls devient petit et précipité ; la respiration est toujours difficile, et la chaleur toujours âcre ; un enduit fuligineux très-épais couvre de plus en plus la langue, les dents et les lèvres ; les vomissemens, sans être plus forts, fournissent une matière variable par sa couleur ; tantôt c'est de la bile pure, tantôt une substance noire qui exhale une odeur hépatique. Ces matières irritent vivement l'estomac, et cet organe ne peut garder aucune espèce de liquide, quoique la soif soit très-forte. Les déjections alvines varient beaucoup par leur nature et leur couleur ; d'abord liquides, fréquentes et glaireuses, elles prennent les teintes variées de jaune, de vert et de noir, quelquefois même du sang s'y trouve mêlé : les urines sont encore plus rares que dans la première période ; de très-fortes douleurs se font sentir sur la région hypogastrique. Le plus ordinairement, tranquillité parfaite de l'organe cérébral, qui n'est plus le siége des douleurs ; quelquefois état de stupeur. Le sommeil est interrompu par des rêves fâcheux et fatigans ; la couleur jaune, d'abord peu sensible, se prononce mieux à cette époque. Tous ces symptômes alarmans sont quelquefois accompagnés de délire tranquille ou phrénétique. D'après le grand nombre

de malades que j'ai été à portée de voir, cette période a le plus fréquemment duré du troisième au cinquième ou septième jour.

La troisième période n'est en quelque sorte que la deuxième accompagnée des signes ataxiques ou adynamiques plus manifestes. Le pouls est tantôt vibrant, tantôt faible, petit et intermittent; la face hippocratique; les vomissemens plus fréquens et de plus mauvaise nature; la prostration des forces est excessive; les déjections alvines sont infectes et involontaires; les urines sont souvent supprimées, et d'autres fois elles coulent sans le concours de la volonté. Les hémorrhagies surviennent, et elles ont lieu par toutes les ouvertures : le sang qui s'en échappe est noirâtre. Les muscles et les tendons sont agités par des soubresauts, et tout sentiment paraît se perdre. Si tous les symptômes persistent, il survient bientôt sur les diverses parties du corps des taches livides qui s'étendent et donnent à la peau un aspect gangréneux. Je n'ai pas vu de glandes parotides, ni aucun autre engorgement glandulaire.

Ces trois périodes ne sont pas toujours marquées ou observées avec la même exactitude que je les ai rapportées : 1.° à cause de la succession rapide des symptômes chez certains individus; 2.° à cause des crises avantageuses qui font avorter la maladie. Cependant le plus grand nombre des sujets m'a toujours présenté ces trois états d'une manière assez sensible. J'ai vu un assez grand nombre de militaires périr dans la violence des symptômes de la première période.

Autopsie cadavérique.

L'ouverture des cadavres des individus morts de la fièvre jaune a le plus ordinairement présenté ce qui suit :

Le cerveau, ordinairement dans l'état naturel, presentait quelquefois des traces d'engorgement dans ses sinus; comme aussi on trouvait parfois son tissu un peu mollasse.

L'estomac a souvent présenté ses tuniques enflammées avec des

points gangréneux ; et, dans quelques cas, les tuniques étaient d'une épaisseur double : cette altération de l'estomac s'étendait quelquefois jusqu'au duodénum, qui renfermait souvent une matière noire fort puante.

Le cœur flétri, pâle, et d'une consistance molle ; l'oreillette gauche vide, la droite souvent gorgée de sang noir et de caillots. Le foie, assez souvent dans l'état naturel, a cependant présenté des engorgemens volumineux dans toute sa substance, et des dépôts dans certains cas : la matière qui les formait était sanguinolente. La vésicule du fiel, assez généralement vide, fournissait quelquefois une petite quantité de bile ; ce viscère s'est, dans quelques cas, trouvé d'un volume énorme, et gorgé d'une bile épaisse de diverses couleurs.

La rate a laissé voir, mais rarement, des taches noires et livides. La vessie, contractée sur elle-même, laissait ordinairement apercevoir dans son intérieur des points enflammés ; elle contenait parfois un liquide noirâtre, fétide et sanguinolent.

Prognostic et terminaison.

Le danger de la fièvre jaune étant toujours relatif à l'intensité de la vie organique de celui qui en est atteint, à l'âge, au sexe, aux diverses affections de l'ame, et au lieu plus ou moins salubre qu'habite l'individu malade, le prognostic sera d'autant plus fâcheux à porter, que le malade sera plus sanguin, qu'il sera de l'âge de vingt à quarante ans, qu'il aura le moral plus affecté, qu'il aura commis plus d'excès de régime, qu'il aura plus abusé des jouissances de la vie, qu'il sera plus faible, et enfin qu'il habitera des lieux malsains.

En général, si la jaunisse paraît de bonne heure, ou la stupeur, on en augure mal. Les taches livides, qui se montrent quelquefois, sont le plus souvent une annonce de mort. Plus la peau reste dans l'état de sécheresse, plus il y a à craindre.

Lorsque le vomissement continue, que les matières rejetées sont toujours de couleur noire, que l'urine reste supprimée, et que le hoquet survient, on ne doit plus compter sur le malade. L'état du pouls, autant que j'ai pu m'en assurer, est peu propre dans cette fièvre à faire porter un prognostic certain, tant il offre de variabilité dans chaque individu et dans chaque période de la maladie : il reste quelquefois régulier jusqu'à quelques heures avant la mort.

Si la stupeur diminue, si l'ictère disparaît, si les envies de vomir sont moins fréquentes, si la peau s'humecte, si enfin les douleurs fixées vers l'appareil digestif s'affaiblissent, on pourra concevoir des espérances.

Le temps le plus propre à la cure de cette maladie est celui qui s'écoule de son invasion jusqu'au cinquième ou septième jour. Le calme qui suit quelquefois cette époque est le plus souvent trompeur.

La fièvre jaune se termine le plus fréquemment par la mort du premier au cinquième, ou septième jour ; le plus grand nombre de malades périt du premier au cinquième. Ce dernier jour passé, on peut espérer. La convalescence est ordinairement longue et pénible : la moindre rechute peut causer la mort.

Traitement.

Malgré la multiplicité des moyens employés pour le traitement de cette maladie, tous les praticiens font l'aveu qu'il n'en est pas sur l'efficacité desquels on puisse compter. M. le docteur *Cailliot* (Traité de la fièvre jaune, chap. 9, pag. 286) s'exprime ainsi : « Tous les moyens que l'art peut opposer à cette terrible maladie, lorsqu'elle a fait des progrès, ne sauraient la faire rétrograder ; à peine peuvent-ils suspendre ou modérer son travail désorganisateur : » triste vérité que les faits confirment tous les jours, et qui doit, en corrigeant les inductions que l'on est trop disposé à tirer de succès partiels, borner les prétentions des médecins !

M. *Bailly*, ex-médecin en chef de l'armée de Saint-Domingue, dit, dans son Traité du typhus d'Amérique (chap. 9, pag. 472) : « Le but de toute médecine, de toute discussion médicale, c'est le traitement. Dans les cas ordinaires, on peut, en quelque sorte, l'assujettir à des règles fixes ; mais, pour les maladies qui frappent la vitalité dans sa source, le praticien tâtonne ; et, s'il est de bonne foi, il avoue que son art est infiniment limité. »

Rien ne prouve mieux la vérité de cette assertion que l'incertitude où l'on est sur la nature de la fièvre jaune ; que la variété des méthodes curatives, et la multiplicité des médicamens employés pour la combattre. Ici le mercure, là le quinquina ; ailleurs ce sont les acides ; beaucoup vantent les purgatifs, d'autres les vésicatoires et les frictions ; chacun a son spécifique ; chacun publie des merveilles sur sa panacée ; et, au milieu de ce conflit d'opinions, l'observateur se trouve égaré comme un voyageur pendant une nuit obscure et orageuse.

D'après l'autorité de ces deux observateurs, qui n'ont rien omis en traitant de la fièvre jaune, il s'ensuit que cette maladie a le plus souvent résisté aux efforts de la nature et de l'art ; que la plupart des remèdes administrés le plus sagement possible, soit pour apaiser l'irritation, soit pour évacuer les humeurs, soit pour combattre l'état adynamique ou ataxique, ont toujours eu peu de succès : cependant, malgré cette fâcheuse vérité, on doit d'autant plus s'occuper du choix des moyens, que ce choix est difficile, et qu'enfin, si à force de recherches et de soins, on parvient à retirer quelques malades du trépas, le médecin a dignement rempli sa tâche.

L'invasion de cette maladie s'annonçant par une irritation générale, la fièvre est ordinairement forte et continue, les douleurs vers la tête et l'estomac violentes. Il est alors nécessaire de faire usage des boissons délayantes et de tous les moyens propres à diminuer l'irritation générale, sans trop affaiblir le système ; on emploie avec avantage le petit-lait, les limonades cuites, les disso-

lutions de tartrite acidulé de potasse, l'eau de tamarin, le nitre et le camphre en bols; les bains de pieds, les demi-lavemens acides et quelquefois laxatifs, souvent répétés; les applications émollientes sur la région épigastrique, et les frictions avec le jus de citron sur toutes les parties du corps, particulièrement sur les extrémités. Les frictions acides, dit M. le docteur *Cailliot* (ch. 9, p. 297), appliquées de bonne heure à toute la surface du corps, pénètrent par les innombrables bouches des vaisseaux absorbans; elles semblent atteindre les miasmes encore flottans, les neutraliser, et faire ainsi avorter la maladie.

Les vomitifs sont en général peu indiqués; cependant il est des cas où il est nécessaire d'en faire usage; mais alors on choisit l'instant de l'invasion de la maladie et le moment où les douleurs et l'irritation générale n'existent point encore, ou sont très-légères. On se décide pour l'ipécacuanha, préférable, sous plusieurs rapports aux préparations antimoniales.

Dans les violens maux de tête, les bains de pieds sinapisés, et les applications froides et acides sur toute la surface crânienne; dans le cas de chaleur brûlante de la peau, d'ardeur d'urine, les immersions, les aspersions, les bains d'eau froide produisent de bons effets, en diminuant l'action du système vasculaire et celle du système hépatique.

Quand les vomissemens se déclaraient dans cette période, ce qui arrivait le moins fréquemment, on faisait usage de l'esprit de nitre dulcifié (alcohol nitrique), des potions dans lesquelles entrait la liqueur minérale d'*Hoffmann*, et quelquefois le sel de tartre (carbonate de potasse) avec le suc de citron.

La saignée, recommandée par quelques auteurs, et rejetée avec raison par un grand nombre d'observateurs, ne m'a pas paru améliorer l'état des malades : il est cependant des cas où elle doit être pratiquée; mais alors doit-on bien faire attention à la constitution du sujet, pour ne pas favoriser le développement de l'ady-

namie ; lorsqu'on s'y détermine, on pratique de préférence celle du pied.

Dans la seconde période, que l'on peut rapporter à la fièvre adynamique et quelquefois ataxique, de tous les remèdes dont j'ai déjà parlé, on ne conserve que ceux que l'on peut allier aux excitans toniques, que l'on emploie tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. A cette époque, le quinquina à grandes doses, qui est contre-indiqué dans la première période, est administré avec avantage ; et si, par suite du spasme intestinal, le malade le vomit, on ajoute à chaque dose une vingtaine de gouttes d'élixir thébaïque ; mais si, malgré cela, le malade continue à le vomir, on l'administre en lavement, et même sous forme topique sur la région hypogastrique. Dans ce dernier cas, on fait bouillir le kina dans du gros vin rouge, et on en imbibe les compresses dont on doit se servir, et que l'on renouvelle plusieurs fois dans la journée.

Outre ce médicament, j'ai vu employer avec quelques succès tour à tour, et selon les variétés de la maladie et son degré d'intensité, le camphre, l'éther sulfurique, le musc, l'alcali volatil, la serpentaire de Virginie, l'élixir parégorique ou anodin, les eaux spiritueuses et aromatiques, et, comme moyen auxiliaire, les vins généreux, surtout ceux d'Espagne, de Portugal, de Madère, et à défaut, ceux de Bordeaux.

Pour modérer les vomissemens, on administre la potion de *Rivière*, la liqueur min. anod. d'*Hoffmann ;* on fait des fomentations sur la région épigastrique avec l'éther sulfurique, l'opium, l'huile volatile de menthe, et le camphre. Quoique ces divers moyens n'arrêtent pas toujours les vomissemens, il n'en procurent pas moins quelques instans de repos au malade, à la faveur desquels on administre les remèdes propres aux autres symptômes.

Dans le cas d'impuissance absolue des organes moteurs et de faiblesse générale des sens externes, les épispastiques, les sinapismes, les frictions faites avec l'alcohol ou le vinaigre camphré ; les frictions sèches, au moyen d'une brosse que l'on promène sur

toutes les parties du corps, réveillent assez fréquemment les forces vitales.

La suppression spontanée de l'urine étant l'accident le plus ordinaire de la fièvre jaune, il est urgent d'allier de bonne heure les stimulans aux délayans, et particulièrement à la crème de tartre, au nitre et aux acides végétaux. On peut faire usage d'une simple eau nitrée rougie avec une troisième ou quatrième partie de vin, ou, à défaut, excitée avec une cuillerée de rhum.

Les hémorrhagies qui surviennent nécessitent l'emploi des médicamens astringens, tel que l'alun, que l'on peut ajouter par cinq ou six grains à chaque dose de quinquina : on supplée à l'alun par quelques gouttes d'eau de Rabel. J'ai vu prévenir cet accident avec l'opium, que l'on donnait à assez fortes doses, lorsqu'on s'était assuré, par les premières prises, que le malade en supporterait l'usage. On arrivait ainsi insensiblement jusqu'à douze et quinze grains ; et dans quelques cas, j'ai vu son administration à doses rapprochées, poussée jusqu'à vingt grains, sans que l'on ait eu sujet de s'en repentir. Il n'en est pas moins vrai cependant que la possibilité d'administrer ainsi l'opium s'est présentée rarement ; et l'on doit être en général très-circonspect sur l'usage de ce médicament, qui ne convient pas également et à tous les sujets et à tous les cas d'hémorrhagie. On ne doit en continuer l'emploi qu'alors que l'on est bien convaincu que ses effes seront satisfaisans, chose que l'on peut seulement présumer.

Lorsque les symptômes nerveux marquent quelque prédominance, le musc, porté à une dose convenable, peut avoir de très-bons effets ; on peut le donner de vingt-cinq à trente grains : c'est un des meilleurs antispasmodiques qu'offre la matière médicale. Mais peut-on toujours compter sur ce médicament, quand on pense que sa cherté l'expose à de grandes falsifications ? Après le musc, on peut employer les éthers, et surtout l'éther sulfurique ; mais, pour en obtenir quelque effet, on doit aussi l'employer à fortes doses.

Une attention bien essentielle pour la cure de cette fièvre, est de renouveler le plus souvent possible l'air des salles, vu qu'il s'y méphitise promptement, surtout dans les Antilles. Il suffit pour cela d'établir un courant d'air, et de produire de l'oxygène par les divers moyens qui sont tous à la connaissance du médecin.

A la fin de la seconde période, la médecine doit changer son mode d'action. A cette époque, ou le malade entre en convalescence, ou tous les symptômes s'exaspèrent. Dans le premier cas, tous les soins doivent tendre à ramener insensiblement les forces vers tous les organes plus ou moins affaiblis, avec la précaution d'être sévère sur le régime, car le plus petit écart peut causer une rechute. Dans le second cas, les ressources de la thérapeutique sont à peu près nulles : le malade offre alors l'aspect du plus grand désordre dans toutes ses fonctions, et la mort vient bientôt terminer un tableau si déchirant.

Traitement prophylactique.

Le traitement prophylactique est pour ainsi dire nul. Les meilleurs précautions échouent presque toujours devant le fléau des Antilles; ce qui me porte à penser que le but du médecin doit plutôt être de rendre la marche de la maladie moins fâcheuse par l'application bien raisonnée des lois générales et particulières de l'hygiène, que de chercher vainement des préservatifs que l'on n'a pu trouver jusqu'ici.

Je terminerai en citant un passage de l'ouvrage de M. le docteur *Bailly* (p. 585), qui renferme tout ce que l'on peut dire à ce sujet, et qui donne la mesure de la confiance que l'on doit accorder à quelques préservatifs qui ont été vantés à diverses époques.

« Il importe de prévénir les ames pusillanimes, afin qu'elles ne laissent pas surprendre leur bonne foi. Il n'y a point d'antidote connu contre la fièvre jaune : je ne sais s'il y en aura jamais. Les maladies qui dépendent d'un virus particulier, toujours le même,

peuvent bien être soumises au pouvoir d'un spécifique ; mais pour une fièvre qui est autant l'effet de l'influence atmosphérique et des autres agens de la nature que de la contagion immédiate, nous croyons à peine que la science des hommes puisse, dans les siècles futurs les plus reculés, imaginer un moyen pour garantir de ses atteintes : ceux mêmes qui s'asservissent à de minutieuses pratiques, sont plus exposés que les autres, parce qu'ils ont plus de pusillanimité. D'ailleurs l'action de fixer sans cesse l'attention sur soi établit une espèce de susceptibilité nerveuse qui rend plus apte à la maladie ; et si c'est un médecin qui se déshonore par ce genre de faiblesse, il avoue d'une part une misérable idée de ses talens, et il contribue de l'autre à imprimer plus fortement la terreur dans l'ame des malades, qui étudient les actions et les gestes de celui qui, par son ministère, est appelé à les rassurer. »

09-86

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Sect.* 2, *aph.* 29.

II.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malæ constitutæ sunt. *Sect.* 3, *aph.* 2.

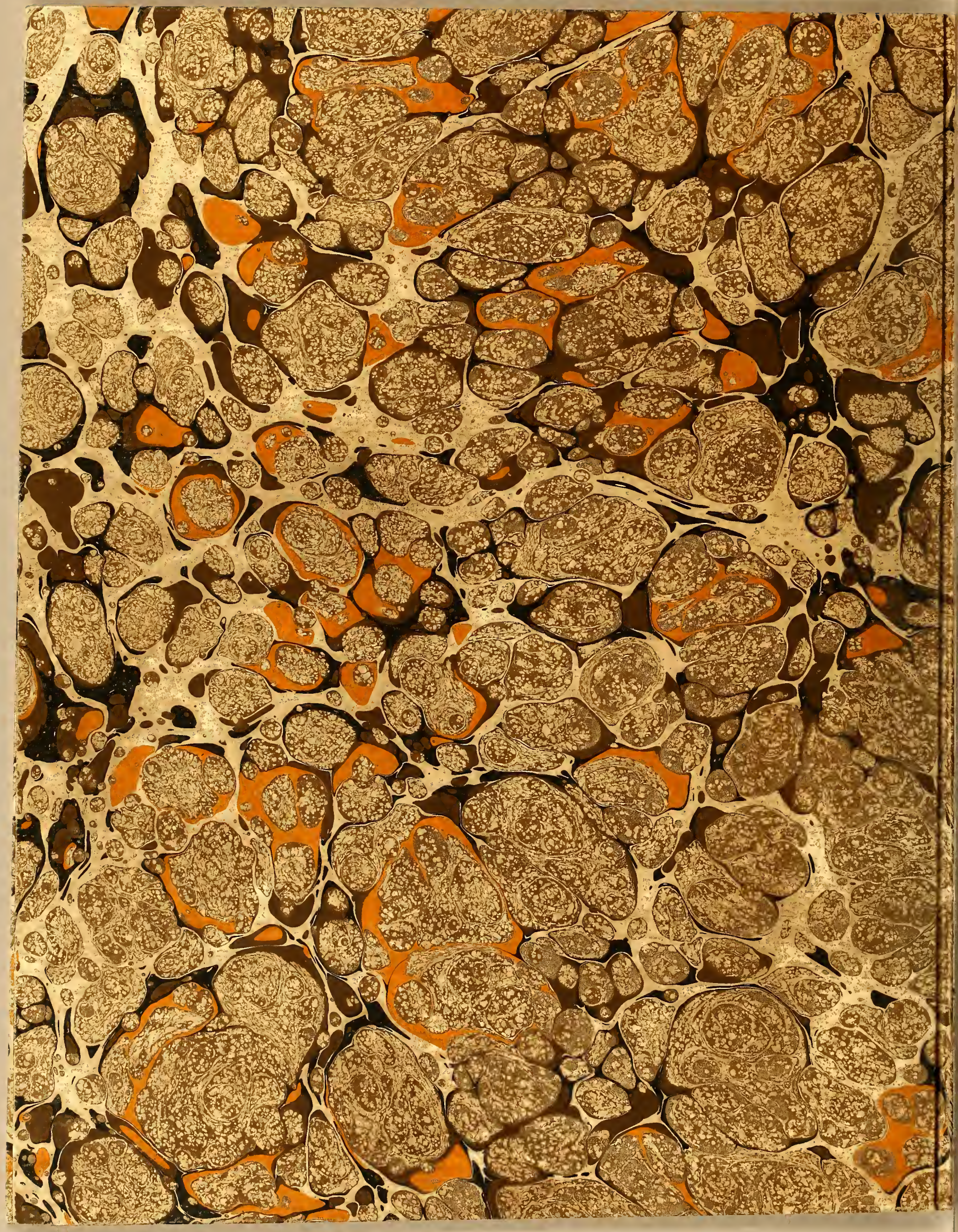
III.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.

IV.

In febribus, circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Sect.* 4, *aph.* 65.

V.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

E815
B376d
1-S12E